

Qohéleht 11,1-6. Pain perdu, grain en terre... quelle sagesse à tirer de cette métaphore ?

Aujourd'hui, suite et fin de notre périple dans ce livre très intrigant et passionnant du Qohéleth, le prédicateur, le rassembleur.

Dans ce passage, nous nous sentons une nouvelle fois interpellés et placés devant quelques énigmes à déchiffrer. Je rappelle que ce livre se trouve dans l'Ancien Testament et qu'il date du III^{ème} siècle avant notre ère. Il a attiré l'attention de bon nombre de commentateurs bibliques, offrant des lectures très diverses, parfois même opposées les unes aux autres. On suppose que ce livre du Qohéleth ou encore mieux connu sous le nom de l'Ecclésiaste aurait été rédigé dans une langue perdue, proche de l'araméen. On y trouve également des parentés avec des textes phéniciens et ceux provenant d'Ougarit sans omettre certains traits de la culture grecque. Comme quoi, il est toujours important de situer le texte étudié dans son contexte, lié à son époque. Bref, un ouvrage difficile et placé à la croisée d'influences culturelles multiples. Ce chapitre 11 poursuit l'invitation déjà faite dans les autres chapitres de ce livre à **profiter pleinement de la vie et de la jeunesse mais avec ce rappel constant que tout est vanité, buée, évanescence...**

Jette ton pain à la face des eaux, comme un rappel du texte de la Genèse et qui parlerait même d'une époque datant de bien avant la Création du monde actuel. Le dieu qui est nommé ici n'est pas le tétragramme qui se révèle en Exode 3 mais il est **l'Elohim**, le dieu de la création, le dieu de tous les dieux, c'est un pluriel en hébreu.

Ce dieu tel qu'il est présenté ici n'est pas le dieu d'un peuple, d'un temps ou encore d'une histoire particulière mais il apparaît comme un être suprême, dominant le monde de son éternité, de sa puissance, de sa connaissance. Il est du reste assez peu nommé tout au long du livre. Serait-il alors plutôt le dieu des philosophes ? Car en effet, à part la séquence entre les chapitres 4 et 5 sur les vœux, on ne voit pas trace chez le Qohéleth d'une relation culturelle et encore moins d'une relation personnelle entre l'homme et son dieu. Il n'est d'ailleurs fait nulle part allusion d'un quelconque amour de Dieu pour les hommes, maintenus sciemment dans l'ignorance de ses projets afin de les amener à l'humilité et à la sagesse. C'est donc bien avec cette figure très inhabituelle de Dieu qu'il faut d'abord lire le Qohéleth dans son contexte avant de tenter d'en faire une lecture chrétienne.

A l'inverse peut-on dire, le dieu manifesté en Jésus-Christ est **un dieu proche**, au projet clair et explicite dont la seule grâce ne se pense que dans un repos. **Une confiance sereine** régulant à un second plan les efforts, les travaux et les résultats. Ce n'est donc plus par le travail mais par un repos, une certaine quiétude, né de la confiance que l'homme tente de combattre l'absurdité du monde. La sagesse acquise est donc cette acceptation tranquille d'un non-savoir pourtant plein de promesses. Dans les Evangiles, nous avons en mémoire les oiseaux du ciel, les lys des champs et les enfants, trois images, trois réalités qui ne savent, ni n'entreprennent quoique ce soit et qui sont pour cela les lieux privilégiés de la Providence. L'essentiel du livre du Qohéleth reste en effet très ténébreux, encadré et scandé par la vanité des vanités qui semble bien loin de l'espérance chrétienne. Avant de mettre le message de Jésus-Christ en résonance avec Qohleth, il convient donc de garder la distance entre ces deux intentions, très différentes l'une de l'autre. D'un côté, un dieu lointain et énigmatique et de l'autre, les perspectives du Royaume et la révélation d'un dieu proche et profondément engagé dans l'histoire. Et pourtant malgré ce

décalage, l'on peut reconnaître que les paroles du Qohéleth sont bien proches de nous et pleines d'actualité.

Jette ton pain, à tout vent, tel le semeur qui lance au gré de la destinée ses précieuses semences. Quel gaspillage me direz-vous ! Le pain, symbole fort de la vie, de nourriture que l'on ne gaspille pas. A noter, le contraste symbolique entre le pain et les eaux de la mort sur lesquelles l'auteur invite à le jeter. Se jeter à corps perdu malgré la mort pour en retirer le maximum.

Donne ta part, 7 fois et même 8 ...dans la tradition biblique, le 7 symbolise le créé, achevé en 7 jours, c'est-à-dire la condition même des rythmes cosmiques et historiques du monde. Donner une part de notre être, signifie accepter de se dessaisir de ce que l'on possède pour s'élever vers la démesure et le 8 suggérant que la bonté qui se dessaisit pour autrui se place dans la trace du tout puissant qui s'est dessaisit lui pour créer.

Donne ta part. une part à 7 ou même à huit soit la dynamique du partage : l'interprétation charitable de cette folle générosité, ce partage sans compter peuvent être mis en résonance avec l'enseignement de Jésus. C'est un mouvement qui rappelle les miracles de surabondance.

Comment entendre ce texte aujourd'hui ? On peut être enclin à se dire à quoi bon ? Face à l'abandon devant un monde qui semble être gouverné par l'absurde, par un destin aveugle, ce texte peut se lire comme une esquisse de réponse à l'angoisse de l'avenir. Mais avec le risque toujours présent d'essayer de tout dominer. Face à cette tentation, notre texte évoque le mystère de la formation du fœtus comme le symbole tellement parlant de l'impossibilité de connaître les desseins de Dieu. Respecter cette sagesse de la nature qui va souvent à l'encontre de l'acharnement thérapeutique, trop souvent pratiqué dans nos sociétés occidentales. Tenter en vain de connaître les plans de Dieu et en particulier concernant les temps de la fin. On aimerait savoir, connaître notre avenir, seul Dieu est le maître du temps.

Alors quand la sagesse devient folie. Pourquoi gaspiller le pain, faire voisiner le gage de vie avec les eaux de la mort ? Folie et retournement des choses trouvent leur illustration parfaite avec le Christ, pain de vie, follement jeté à la mort et retrouvé avec une plénitude de jours, un accomplissement parfait du temps.

Si le grain ne meurt, condition primordiale, si le risque n'est pas fait, rien ne peut advenir. Le livre du Qohéleth fait hardiment cohabiter le pain et l'eau, la vie et la mort sous la forme d'une sorte de béatitude. Folie de Dieu, sagesse des hommes selon l'apôtre Paul, sagesse paradoxale parce qu'elle adosse les contraires et qu'elle les rend inséparables comme l'ombre de la lumière, la médaille de son revers et la croix de la résurrection. Ainsi teintée de folie, la sagesse se mue en confiance et la sagesse devient promesse. Ne pas savoir mais agir pour entrer dans le plan de Dieu pour chacun de nous. Cette triple répétition du, **tu ne sais pas**, est là pour poser les limites de toute connaissance. Elle appelle à faire confiance, à faire crédit à Dieu face à la part d'inconnaissable qui se présente à nous, jour après jour. L'être humain a un rôle à jouer également au niveau de la création. Il peut faire autrement que de subir les aléas du temps et de la météo et surtout il peut tirer de nombreux enseignements sur les lois fondamentales de la nature. Se mettre à l'écoute, ouvrir les yeux de l'entendement et savoir reconnaître les signes du temps que Dieu nous envoie. Amen

Simone Brandt, août 2018